

Remarques liminaires

Les textes qui suivent ne prétendent pas à l'originalité.

Dans ces pages, je me contente de tourner autour de pensées et de sensations heureuses que m'ont inspiré des œuvres précises. J'ai la faiblesse de croire que je ne suis pas le seul à les avoir éprouvées.

Pour autant, ces textes ne sont pas de pures commentaires paraphrastiques. A travers eux, je m'approprie librement des pensées que j'aime et je m'expose à leur rayonnement, en les exposant à *ma façon*.

Ecrire, dans cette stricte perspective, c'est faire un état des lieux provisoire, toujours provisoire, en passant du coq à l'âne, en variant les sujets, en suivant toutes les suggestions d'une vie vouée au caprice sans malice, transie de découvertes et avide de surprises.

C'est avant toute chose faire état d'un certain bonheur que je souhaite à tous et à toutes.

Jean-Michel Guyot
25 mai 2010

Un certain regard

Dans ce qui s'offre à voir là, mais en tous lieux absolument, allègrement, et plus ou moins immédiatement, c'est un regard qui s'impose.

C'est ce *plus ou moins immédiat* que, chacune à leur manière, peinture et photographie explorent en s'interrogeant sur leur pouvoir structurant dans un jeu d'exposition toujours inachevé.

Un certain regard s'impose de toute nécessité. Il féconde la réalité ambiante. Il la structure. Nécessaire et suffisant. Suffisant sans suffisance, il suffit comme un monde se suffit à soi-même, au moment même où l'œuvre picturale ou photographique décrète de façon performative que seul le monde qu'elle donne à voir existera pleinement par delà l'immédiat foisonnant.

C'est cette foison maîtrisée, cette plénitude exacerbée, jamais et nulle part donnée hors regard, mais toujours présente tel un frisson qui parcourt toute la réalité entrevue que l'œuvre interroge à satiété.

D'emblée, dans cette démarche, la réalité est contaminée par le regard, et le trop à penser n'a qu'à bien se tenir, lui, si prompt à se déchaîner à travers nous, car enfin c'est un certain silence qui impose alors sa marque au regard éberlué : chaque œuvre invite à faire une pause, en interrompant le flux des pensées et des paroles, mais pour un malheur nouveau : l'œuvre appelle commentaire sur commentaire, et l'on finit par la perdre de vue dans ce maquis que Gide appelait *la critique buissonnante*, mais heureusement d'autres œuvres attendent leur heure, encore vierge de paroles brutes.

Frissons

Le moment du nom est le plus abyssal.

Funambule des mots, toujours louvoyant sur la corde souple du désespoir, avec pour seul équilibre la lucidité désabusée de qui se maintient vaille que vaille au-dessus de l'abîme vacillante, me voilà repris dans la folle course immobile des mots électriques qui me parcourent l'échine, là, dans le corps flottant, dans ce simulacre de vol plané que m'octroie la corde souple du souffle entamé de longue haleine, là, dans l'intervalle vertigineux des mots aimés.

Certains mots me donnent le frisson.

Comme une pierre engloutie résiste à l'appel du fond par les ondes qui frissonnent à la surface des eaux trop accueillantes.

Les eaux de la conscience, ce souvenir étendu des sombres étangs de Saône entouré de noirs sapins, où, enfant, nous lancions des pierres empoisonnées.

Les eaux, cette échelle de la profondeur qui, nous habitant, dévoile la charge insensée que c'est que de vivre là, entre ciel et terre, avec pour seules ailes ces poumons qui flottent dans la masse osseuse du thorax bombé.

En avant ! En avant ! Et que rien ni personne n'entrave la frontière mouvante de ton souffle !

La corde sensible

Prenez une corde, faites la vibrer, laissez la vibrer.

On a compté : la corde vibre d'abord une fois, puis une plus deux, puis une plus deux plus quatre fois, etcetera... Les vibrations se subdivisent et se chevauchent jusqu'à atteindre le nombre cinquante.

Qu'est-ce à dire ?

Prenez une idée, faites la vibrer en vous, laissez la vibrer jusqu'au bout et puis autour de vous demandez à d'autres personnes - des amis si possible - de faire vibrer en même temps que vous leur corde intérieure, leur idée la plus intime jusqu'au bout et vous obtiendrez une bien étrange musique : les harmoniques vont se chevaucher, s'épouser, se repousser, c'est selon.

Cela n'a jamais lieu entre gens courtois, entre gens qui se respectent, sauf entre musiciens : les idées musicales ne passent pas par le langage articulé, c'est pour cette raison qu'elles séduisent les gens qui n'aiment pas se confier à travers des mots, qu'ils soient par ailleurs exubérants ou taciturnes importe peu. Les idées musicales ne sont ni de droite ni de gauche, encore que ça et là, c'est le traditionalisme qui prévaudra chez un musicien, le modernisme chez un autre, sans parler des différences de style et d'approche de l'instrument.

Les idées musicales, si fouillées, si subtiles soient-elles, ne sont pas dangereuses, elles peuvent casser les oreilles, vous vriller les tympanes, vous agacer prodigieusement, mais c'est peu de chose en comparaison d'idées intolérables émises par tel ou tel qui va jusqu'au bout de son idée devenue fixe. Il n'est que de penser à la monomanie antisémite de Hitler, à ses monologues dévastateurs... Platon pensait qu'il fallait codifier la musique, que la musique pouvait ébranler les murs de la cité. Je ne le crois pas, sauf si cette musique véhicule des idées subversives en sus à travers un discours articulé.

La musique séduit autant les taciturnes que les personnes extraverties, voire exubérantes. Les taciturnes y voient une occasion de se taire sur eux-mêmes, tout en donnant à penser qu'ils sont sensibles, tandis que les personnes ouvertes éprouvent de la joie, un apaisement au moins.

De la musique on se détourne si facilement. Il suffit de se boucher les oreilles ou de s'éloigner. Bien sûr, il arrive qu'on subisse la musique des autres, ce bavardage si particulier : les gens, parfois, à défaut d'exprimer leurs sentiments en en parlant, font passer un message quasi subliminal en imposant aux autres leur musique. Ils disent en somme : « Jusqu'où me laisseras-tu aller à ainsi à t'imposer *ma* musique ? » Souvent, c'est même plus subtil que cela : l'un impose à l'autre des musiques que tous deux aiment, ils partagent grosso modo les mêmes goûts. Celui qui impose la musique dans l'espace commun dit à travers l'usage qu'il fait de la musique : « Tu vois, on a au moins ça en commun, d'ailleurs tu ne te plains pas, c'est que tu aimes toi aussi cette musique qui est *la nôtre* ».

En sous-main, un message clair est passé : « Si tu tolères *ma* musique, c'est qu'elle est aussi encore la tienne, et donc si tu aimes *notre* musique, c'est que tu m'aimes encore. » Il y a là une belle dose d'outrecuidance, car enfin la musique est tout de même imposée. Elle envahit l'espace commun. Elle sert à ça : affirmer une communauté, malgré les non-dits, malgré le désamour qui n'est ni la haine ni la détestation, seulement le repli sur soi qu'occasionne la déception jamais assez grande pour pousser celui qui est déçu à claquer les talons une bonne fois, en faisant la sourde oreille à une existence toute entière. Tant qu'on prête l'oreille à autrui, on n'en a pas fini avec lui. La musique peut continuer à répandre son mensonge. Avoir des goûts en commun, partager le gîte, le couvert et la couche, voilà qui devrait faire vibrer la corde sensible jusqu'au bout, c'est à dire le corps de jouissance, c'est en tous cas ce qu'espère celui qui se méfie du langage et table sur une communication, c'est à dire une mise en commun d'idées musicales, de gestes, de regards et d'attitudes répétés quotidiennement, tous phénomènes partagés qui créent une solidarité de fait, une complicité tacite, une communauté de propos et de sourires, de non-dits et de sous-entendus.

De tout temps, j'ai fui les gens qui n'aiment pas les mêmes musiques que moi. Ce n'est pas un hasard : l'accord passe par la musique. C'est un schibboleth. J'ai toujours ressenti vivement l'indifférence ou l'hostilité de quelques-uns à l'égard des musiques que j'aime. J'en ai été blessé dans ma jeunesse. Je me sentais remis en cause dans ma sensibilité. Plus tard, j'ai pris l'habitude de ne pas même essayer de faire goûter aux autres les musiques que j'aime, de peur d'être rejeté. L'accord n'a eu lieu qu'une fois dans ma jeunesse avec un camarade de classe et puis quelques années plus tard avec un ami de huit ans plus jeune que moi qui s'est vivement intéressé à ce que j'écoutais, c'est une belle exception.

La solitude, je la mesure à l'écart musical qui me sépare des autres. C'en est arrivé au point qu'il peut m'arriver de me sentir totalement hostile à une personne qui peut avoir des goûts musicaux proches des miens. L'idée d'aimer et d'écouter les mêmes musiques qu'une

personne que je déteste m'est insupportable. Je suis tenté de ne plus écouter de musique, mais c'est la raison qui prévaut : j'en écoute encore et au fond, ça m'amuse de savoir que tel jean-foutre écoute les mêmes musiques que moi. On n'y puise pas la même chose.

Hendrix a dit un jour : « *Il y a deux sortes de musique : la bonne et la mauvaise* ». Je suis d'accord. Peu importe la complexité technique de telle ou telle musique. Il a dit aussi : « *Le blues est facile à jouer, mais difficile à ressentir.* » Venant d'un musicien capable de variations d'une complexité effrayante sur un simple blues - Red House - c'est tout à fait remarquable.

Rares sont les musiciens qui aiment la poésie, la peinture, la philosophie, l'architecture. Ceux qui savent écouter et produire autre chose que de la musique, ceux-là ont ma faveur, tels Boulez, Hendrix, Hugues Dufour, Fauré, Debussy, Bruce Gilbert et Graham Lewis pour n'en citer que quelques-uns « au hasard d'une mémoire non érudite ».

Avoir les mêmes goûts musicaux ne suffit pas à fonder une communauté, loin s'en faut, mais ça aide. L'on peut aussi être empêché par la vie que l'on mène de partager ses goûts. Pour autant, avoir des goûts en commun et les partager ne coïncident pas toujours...

Une corde sensible vibre longuement, elle résonne dans l'air, et personne pour en jouer en faisant par la même occasion vibrer la sienne, sauf si...

Des goûts et des couleurs

N'en croyez pas le proverbe : des goûts et des couleurs, on discute à l'infini, et c'est bien ainsi. Juger abruptement, c'est autre chose, cela revient à imposer une échelle de valeurs sans accepter d'en discuter les fondements.

Des goûts et des couleurs, on ne discute pas.

Il n'échappe pas à celui qui emploie cette expression qu'elle est ambiguë. S'agit-il d'une mise en garde qui nous invite à ne porter aucun jugement de valeurs hâtif et blessant ou bien faut-il comprendre que chacun se doit de camper sur ses positions esthétiques, sans se laisser intimider par le jugement d'autrui ?

Dans les deux cas, une injonction forte, destinée à tuer dans l'œuf toute discussion...

Par options esthétiques, il faut entendre cette zone trouble, intermédiaire entre une conception de la beauté conceptuellement éclairée (une esthétique) et les perceptions voire les émotions induites par la découverte puis la fréquentation de certaines œuvres connues ou méconnues, célèbres ou obscures, contemporaines ou appartenant à un passé plus ou moins proche.

Assurément, l'on peut craindre la discussion, surtout si elle est informelle, lors d'une soirée entra amis par exemple, si elle permet, en d'autres termes, à des leaders de groupes, à des grandes gueules égocentriques d'imposer leurs vues péremptoires.

Frappées de péremption, parce que péremptoires, leurs vues flottent sur les flots de l'opinion arrêtée. Elles ne sont qu'un ramassis d'idées reçues... On conçoit que nos terroristes de salon se gardent de dater la provenance de leurs conceptions qu'ils préfèrent situer *sub specie aeternatis*.

Un essentiel manque de modestie travaille tous ceux et toutes celles qui s'emploient à diffuser un écran de fumée devant leurs visées, afin de mieux imposer leurs vues, et la peur est mauvaise conseillère...

Les donneurs de leçons esthétiques sont légion. Il est facile de les contrer par l'ironie. En effet, qui peut se targuer de disposer d'un appareil conceptuel assez puissant pour imposer à tous une seule et unique esthétique ?

L'ironie n'implique aucun relativisme. Qui plus est, elle n'exclue nullement le goût de la discussion, le tremblement du concept, son exposition à la contestation infinie, sa constante réévaluation sous l'impulsion d'une expérience nouvelle.

Une chose est sûre : une personne qui veut en imposer tendra à faire accroire que ses conceptions sont universelles, par conséquent indiscutables, parce qu'elles émanent d'une autorité spirituelle supérieure. Il est aisé de montrer à ces forts en gueule que leurs choix esthétiques ne sont pas personnels, sans qu'ils soient pour autant « reçus d'en haut ».

Il faut considérer qu'en l'absence de pratique artistique une personne qui se pique de porter des jugements esthétiques n'est que l'héritière d'une façon de penser plus ou moins élaborée, plus ou moins prestigieuse, l'humble dépositaire arrogant d'une tradition plus ou moins bien comprise sur laquelle, plus ou moins habilement, il s'appuie dans le but de faire régner la terreur.

Des goûts et des couleurs, on ne discute pas.

Cette formule est tout sauf anodine. Le ton évoque celui d'un commandement. Mais peut-être faut-il ne pas y voir de malice, mais une prudence, en somme la saine expression d'une sagesse populaire avertie par « l'expérience des anciens ».

Le rapport au temps qu'elle impose de par sa vénérable origine incline à révéler le passé. Mais le passé n'est-il pas toujours chose morte ? Lettre morte, assurément, il peut l'être, s'il n'est plus écouté, et s'il n'est plus écouté, c'est que la transmission a failli, que de l'eau a coulé sous les ponts neufs.

Les œuvres s'accumulent au gré du temps comme bon nombre de tableaux dans les réserves des musées... Il faut opérer des tris, exposer ce qui en vaut le plus la peine, quitte à laisser dormir bon nombre d'œuvres intéressantes mais jugées de second voire de troisième ordre.

Ainsi, il y a au premier chef les œuvres exposées, commentées, louées, inscrites dans les programmes scolaires, jouées régulièrement, etcetera... qui constituent le fond vivant d'un patrimoine en constante évolution-réévaluation. Viennent ensuite les œuvres conservées mais non accessibles ou difficilement accessibles, reléguées dans les enfers ou les fonds des bibliothèques ou bien encore stockées dans les réserves des musées. Les œuvres architecturales sont celles qui subissent le plus durement les jugements esthétiques du temps présent : on conserve ou l'on rase pour faire du neuf !

Ecouter les leçons du passé implique au moins l'hypothèse que certaines vérités traversent le temps, qu'il existe des invariants dans la condition humaine, et par conséquent dans la sensibilité des hommes et des femmes de notre temps.

Les chefs d'œuvre ont vocation à rappeler ces supposés invariants. Mythiques, ils charrient tous des mythes, même lorsque ceux-ci paraissent obsolètes. Le mythe du chef d'œuvre tend à prendre le relais des mythes qu'il charrie, mais à quoi bon ? Qui osera dire, sans craindre le ridicule, qu'il n'apprécie guère voire pas du tout telle grande œuvre musicale inscrite au répertoire mondial du bon goût ? qu'il s'est ennuyé à la lecture de tel ou tel supposé grand roman ?

Une sorte d'hypocrisie fermée règne dans les milieux cultivés qui fréquentent des œuvres sans en vivre le sens. On a le sentiment que les œuvres sont subies, imposées qu'elles ont d'abord été par les programmes scolaires... Un rapport convenu aux œuvres est ainsi le lot de nombre d'œuvres approchées superficiellement, non qu'il faille en conclure que le fatras scolaire soit de mauvais aloi : c'est un passage obligé vers la haute culture, en ce sens qu'il livre des informations sur les œuvres, les genres, les styles. L'initiation scolaire est indispensable. Sans elle, il n'y a que l'inculture, l'indifférence aux œuvres, voire l'iconoclastie, et le travail est à recommencer génération après génération...

Des goûts et des couleurs, on ne discute pas.

Alors saine ou vaine expression ?

Du fait qu'elle perdure, l'on serait tenté de penser qu'elle n'est pas vaine, imitant ainsi l'argument conservateur qui consiste à déduire que tout ce qui a de la valeur est pérenne parce que tout ce qui est pérenne a de la valeur.

L'on peut tout aussi bien affirmer ironiquement que quelque chose qui dure n'a pas nécessairement vocation à se pérenniser : non seulement une volonté prométhéenne nous incline malicieusement à briser les interdits divins, à voler le feu pour le donner aux hommes, mais la vie nous enseigne aussi cruellement que ce qui est hautement significatif - une personne qui porte une œuvre qui porte une personne dans tous les domaines de l'activité humaine - peut disparaître du jour au lendemain pour diverses raisons, toutes violentes, qu'elles soient d'origine humaine ou naturelle.

Saine ou vaine, l'expression met en jeu la perspective divine imposée aux groupes humains par quelques illuminés touchés par la grâce d'en haut, mais qu'arrive-t-il, si je me moque du tiers comme du quart, si, balayant d'un revers de main la sagesse des nations, je fais fi de toute norme ?

Il arrive que je fasse n'importe quoi, par exemple en jugeant à tort et à travers. Il arrive aussi que je m'interroge en interrogeant une formule énigmatique, celle précisément que je suis en train de discuter.

Il apparaît qu'une œuvre, quelle qu'en soit l'ampleur - petite ou grande forme, formes mixtes - relève d'une technique de production et d'exposition plus ou moins élaborée, plus ou moins complexe. Dans le même temps - le temps paradoxal de l'œuvre ouverte sur elle-même au moment même où elle prétend ouvrir sur le monde actuel ou disparu - l'œuvre révèle un fond

qui n'est pas de pure forme : la forme choisie, foisonnante ou linéaire, harmonique ou mélodique n'organise pas à proprement parler un fond qui pourrait être exposé d'autres manières.

La forme s'impose de par le fond, mais le fond n'est pas une matière brute que la forme se chargerait de révéler.

Et pourtant...

Un jugement de valeur porté sur les techniques mises en jeu dans une œuvre apparaît non seulement possible mais souhaitable : c'est le travail de toute critique que de révéler les forces et les faiblesses ainsi que les tenants et les aboutissants d'une œuvre, en mettant en évidence la puissance d'organisation qui a présidé à l'élaboration de l'œuvre critiquée. Ce faisant, il est question d'orienter le lecteur, l'amateur d'art ou de musique dans un dédale de productions.

Mais qu'arrive-t-il en fait ?

La critique a un fondement universitaire ou au contraire se passe de cette source. Rapide, réactive, la critique journalistique semble autant à l'écoute de l'air du temps que des œuvres qui prétendent donner le la du moment présent. L'évanescence de ce moment n'échappe pas. Le critique fait fi de cette donnée. Il n'échappe pas que tout discours sur le temps présent est décalé, déjà avalé par le passé, et que seules les œuvres qui nous projettent loin dans un avenir indéfini nous occuperont longtemps. Est-ce à dire qu'il faille négliger pour autant les témoignages qui donnent à réfléchir sur l'état de nos sociétés ? Nullement. Il faut nettement distinguer la matière brute du témoignage qui engage son auteur de l'œuvre de fiction qui propose une perception plus ou moins neuve, dans une perspective plus ou moins novatrice, de tel ou tel événement jugé capital pour l'histoire nationale ou mondiale.

Il est des œuvres de combat qui visent à l'efficacité, à la prise de conscience, sans qu'elles puissent tout à fait échapper à l'ambiguïté : je songe, entre autres exemples, au Silence de la mer de Vercors qui en son temps était une œuvre destinée manifestement à mettre en garde contre les sirènes de la propagande allemande, mais qui fut aussi perçue comme une œuvre pro-allemande...

Les œuvres les plus appréciées par la critique actuelle semblent être celles qui collent à leur époque. Passées quelques considérations sur le style, la technique d'exposition, l'organisation interne de l'œuvre, la critique lambda préfère se concentrer sur l'essentiel à ses yeux : le fond, le sujet. L'intérêt se portera sur des œuvres censées nous entretenir sur qui nous sommes au moment où elle apparaît. Ce « nous », bien sûr, est pure fiction. Il englobe une humanité à géométrie variable : ce que chacun de nous désire entendre, lire, regarder de ce qui vient d'ailleurs. Le critique se fait ainsi l'interface entre les goûts supposés du public et les œuvres mises sur le marché choisies pour leur potentiel commercial.

Le critique relaye les maisons d'éditions. Il met en évidence l'intérêt qu'est censée avoir telle ou telle œuvre pour un lecteur perdu dans la pléthore éditoriale. Jaloux de son illusoire indépendance, il n'hésitera pas à éreinter tel ou tel auteur pour faire bonne figure...

Il faut, par exemple, écouter attentivement les rubriques culturelles proposées par France Culture dans tous les domaines de la création artistique. De très grande qualité, elles

n'échappent pas à l'arbitraire esthétique qui, là, n'est pas commandé en principe par des considérations mercenaires.

Le vaste monde est censé nous concerner en citoyens du monde que nous serions tous et toutes... Les sujets strictement nationaux existent encore, bien entendu. Les biographies de grands hommes - et de quelques femmes célèbres...- font recette plus que jamais, tout du moins en France. N'étant pas un spécialiste des mouvements éditoriaux tant en France qu'à l'étranger, je me contente de livrer ma perception à l'échelle nationale, sans avoir de chiffres de vente précis concernant tel ou tel genre littéraire plus ou moins prisé à l'heure actuelle.

Face à la critique journalistique, l'essentielle immodestie de l'universitaire, en revanche, produit une critique raisonnée extrêmement profonde qui engage le lecteur sur des chemins ou des pistes de réflexion à même de radicalement changer la perception naïve qu'il avait jusqu'alors de telle ou telle œuvre.

Essentiellement, l'Université propose un dégrisement, une cure de sobriété qui contraste vivement avec l'allant de la critique journalistique toujours prête à s'emballer pour le dernier roman de machin ou la dernière pièce ou mise en scène de machine.

On dira que trop de conscience tue l'élan vers les œuvres, qu'occupé à décortiquer, le regard averti se plaît à déjouer les astuces techniques mises en œuvre en oubliant l'émotion. Certes, il peut en être ainsi, si le regard porté n'a rien d'autre à considérer que des œuvres de petite ou moyenne portée. Bon nombre d'œuvres, cinématographiques entre autres, sont d'une affligeante prévisibilité. L'imprévu, l'imprévisible voilà qui est somme toute assez rare, mais n'est perceptible que pour une personne avertie...

Cette prudence scientifique n'exclut nullement l'enthousiasme au long cours qui anime ces passionnés patients que sont les universitaires de haut vol. Il n'est que de lire, par exemple, John E. Jackson, pour avoir le sentiment d'être passé jusqu'à présent à côté de Baudelaire. Qui plus est, le fait que cet universitaire soit anglo-saxon rend l'exercice d'autant plus réjouissant : le renouvellement nous vient d'un étranger qui comprend une œuvre française mieux que ne l'avait fait jusqu'à présent nos meilleurs spécialistes français !

De ce tour d'horizon, que retenir ? Une question lancinante. Celle de la valeur. Question abyssale aux multiples plis et replis, qui, déroulés patiemment, produisent de nouveaux plis...

Question vite réglée par quelques-uns pour diverses raisons : la paresse intellectuelle ou la nécessité alimentaire essentiellement. S'incliner devant les autorités, faire confiance aux « spécialistes », aux « experts », pourquoi pas, à vrai dire, mais à condition de pratiquer l'autopsie au sens étymologique du terme : vérifier par soi-même tout ce qui peut l'être en ne se fiant qu'à son propre jugement, sachant que ce jugement ne peut être solipsiste, qu'il a constamment besoin d'être nourri et éclairé par la parole d'autrui.

Ce qui tombe sous le sens rebondissant ailleurs, selon l'heureuse formule de Prévert, il faut remettre à l'ouvrage le questionnement esthétique en interrogeant le rapport étrange qu'entretiennent ce qu'il est convenu d'appeler le fond et la forme, sachant que tous deux, donnant telle ou telle œuvre, sont l'objet de diverses spéculations qui, elles, n'ont rien d'esthétiques : études de marché, coups médiatiques, considérations morales et politiques.

L'enjeu semble être autant financier que moral au sens le plus large du terme : non seulement l'art au sens large est une activité économique, c'est-à-dire un ensemble de contraintes qui peuvent s'analyser en termes de censure (éditoriale par exemple, dans le cas du livre) et de marché, mais il a vocation à proposer une vision de monde plus ou moins élaborée.

L'art mercenaire, l'art au service d'une cause, quelle qu'elle soit, n'est pas mort. L'art qui ne sert que la gloire de son créateur n'a pas non plus perdu de terrain. Nous naviguons au jugé dans une époque qui fait encore allégeance au mythe romantique du créateur, tout en proposant des *œuvres sur mesure*. Le prêt à penser, par ailleurs sévit toujours plus que jamais... De ces trois destins, dont aucun n'est absolument pur, il est nécessaire de se démarquer par la réflexion. Quoi que nous fassions, nous voilà embarqués dans une aventure qui a fait de nous tous des consommateurs autant que des amateurs d'art...

Les consomm'acteurs que nous pouvons être ne veulent pas s'en laisser conter, même si notre besoin d'histoires est plus fort que jamais.

Des goûts et des couleurs, on discutera encore longtemps. Pour preuve, cette suite qui ouvre le débat du débat qu'entretiennent le fond et la forme.

Et que la parole fleurisse !

Les fleurs de bouche se colorent parfois de couleurs inusitées.

Un accent en amène un autre, et c'est ainsi que, parlant de préférence allemand, « mon pauvre anglais » se teinte de sonorités allemandes... Drôle de mélange chez le francophone que je suis avant tout !

C'est à croire que le naturel d'une langue aimée s'impose musculairement. Des habitudes articulatoires tellement ancrées qu'elles empêchent de reproduire parfaitement les phonèmes d'une langue tierce viennent interférer et brouillent les couleurs anglaises recherchées.

Ainsi donc mon accent allemand qualifié de parfait par des germanophones m'empêche d'avoir l'accent anglais...

Ce n'est pas bien grave... Souvent, d'ailleurs, une personne avec une pointe d'accent est mieux accueillie qu'une autre qui parle une langue « trop parfaite ». La tolérance anglo-saxonne aux fautes de langue au sens large est très grande, comme chacun sait, alors qu'en France tout natif se pique de reprendre à tout-va l'étranger qui écorche la langue.

En Allemagne, on ne témoigne pas toujours de la sympathie à l'égard d'une personne qui pratique un Hochdeutsch impeccable... On préfère les locuteurs qui s'expriment dans une langue au moins teintée par le dialecte.

Vieux romantisme de l'authenticité qui traîne dans les consciences ou simple méfiance à l'égard de la personne cultivée éloignée du bon peuple ? Je vous laisse juge...

Tout cela va très loin tout de même. Je me souviens de l'espèce de répulsion qui m'a saisi la première fois que j'ai entendu René Char lire ses poèmes avec un fort accent provençal. Disons le franchement, l'impression faite sur moi fut de prime abord très désagréable.

Quelques années plus tard, j'ai lu une interview de Jacques Derrida, né en Algérie, mais dénué de tout accent « pied noir », qui faisait état du même malaise à l'égard du même René Char. Preuve que je ne suis pas le seul à ne pouvoir tout à fait se défaire d'une langue normée : le français dit standard. Mot malheureux, si l'on songe qu'il n'est pas français !

Écoutant Paul Celan lire son poème « Tübingen, Jänner » dans lequel est évoquée la figure tant aimée de Hölderlin, j'ai également eu d'abord une réaction de recul. Songeant à Celan, je me dis qu'il parlait allemand avec l'accent de Czernowitz, celui de ses parents, et alors c'est l'indulgence qui prend le dessus...

Réaction différente donc à un même phénomène, mais qui intervient dans un contexte culturel différent et un rapport à la langue en tous points opposé : mon jacobinisme français et la valorisation du particularisme dialectal côté allemand.

Les Allemands disent volontiers : *Ich spreche, wie mir der Schnabel gewachsen ist*. (Je parle comme le bec m'a poussé.) Manière d'affirmer qu'il ne faut pas renier son appartenance régionale, voire ethnique (les Stämme... On est Souabe, Bavaois, etcetera...)

Alors, que puis-je faire, à part mettre de l'eau dans mon vin français, et me réjouir que René Char soit né à L'Isle sur la Sorgue ? La langue de Char, une des plus puissantes du vingtième siècle, vaut bien que je torde le cou à mon jacobinisme hérité de mon passé scolaire et familial, tout en remarquant que c'est en français, et non en provençal, que Char a décidé de s'exprimer.

J'entends encore mon père dire du mal de l'accent « traînant » de nous autres Franc-Comtois, et j'avoue ne jamais avoir beaucoup apprécié cette réflexion peu réfléchie : je sentais derrière ces propos convenus la marque du bourrage de crâne exercé sur ces têtes blondes, dont il fut, par nos hussards noirs de la République. Bien sûr, l'apport de la République est incontestable, et, qui plus est, on ne refait pas l'histoire, mais, on le sait, l'enracinement du français s'est fait au prix de la mort de bon nombre de parlers régionaux à coup de punitions et de vexations...

Je pense aussi à ma grand-mère et à ma mère, toutes deux Alsaciennes et mal vues à cause de leur accent qui avait le malheur d'évoquer l'ennemi héréditaire...

Maintenant qu'il n'y a plus d'ennemi, je suis heureux de pondérer ces deux héritages qui me constituent mentalement en faisant jouer ces deux forces contraires l'une contre l'autre : la tradition allemande m'incline à respecter les régionalismes et la culture française m'incite à ne pas donner dans une mystique « Blut und Boden »...

Musiques

En moi convergent diverses musiques, toutes éphémères : leur coexistence ne durera que le temps d'être leur unique point commun, leur seul point de convergence dans l'espace et dans le temps.

A ma mort, cette coexistence pacifique qu'on appelle le goût cessera avec l'homme de goûts que je suis... En la matière, le pluriel a son importance : il atteste qu'une histoire personnelle faite de découvertes successives a eu lieu, à nulle autre pareille, unique, mais communicable.

A passé cinquante ans, je me découvre fait de goûts divers et variés, et naturellement nombre de mes contemporains aiment et auront aimé les mêmes musiques que moi, mais tout comme il est rigoureusement impossible que deux personnes possèdent exactement la même discographie, il ne se peut que deux personnes distinctes aient tout à fait les mêmes goûts.

Je regrette de ne pas *savoir la musique*. Depuis tout jeune, j'ai senti beaucoup de musiques en moi, et faute de pouvoir lui donner forme, j'aurai passionnément écouté les autres, beaucoup d'autres. Un compositeur en aura amené un autre, ainsi de suite, jusqu'à l'impossible saturation, car l'enthousiasme ne s'est jamais démenti, la lassitude ne m'a jamais gagné.

En moi, face à la musique, pas de *satis*, pas d'arrêt, un perpétuel désir de découverte, une confiance dans le génie humain jamais démentie. Et quelques terres d'élection musicale aussi : en tous premiers lieux l'Allemagne et la France, un peu plus tard l'Angleterre et les Etats-Unis d'Amérique, plus tard encore l'Iran, la Chine, le Japon, Bali, le Pakistan et le Maghreb.

Si, après tant d'années, je garde le désir de tout entendre, c'est sans doute que veille au fond de moi ce besoin de musique *personnelle* que je n'ai pas pu assouvir.

L'éducation m'a manqué pour cela, ou bien alors la force plastique nécessaire à l'élan vital qui se décide pour la musique au détriment d'autres arts majeurs. Etrange tout de même d'avoir l'oreille fine, de capter d'infimes nuances et de ne pas pouvoir reproduire la mélodie même la plus simple en la chantant.

D'où provient cette impossibilité de chanter juste ? D'une déficience auditive ? C'est peu vraisemblable, si je songe aux émotions que suscite en moi l'écoute des musiques que j'aime, une attention de tous les instants vouée à un mystère en gestation dans un lointain innommable que seule la musique a le pouvoir d'évoquer en l'invoquant, comme si une parole inaudible dictant tout le branle de la musique rendait seule visible ce que la musique donne à entendre en le montrant ou à voir en le proférant, comme si l'énigme en train de se constituer allait bientôt pouvoir devenir chair et sang, collines verdoyantes ou rivages azurés, à force de patience, d'attention et d'amour.

Elle est merveilleuse, cette sensation d'entrer dans un monde, d'en être pour ainsi dire le témoin privilégié, mais nullement unique, cette impression constante d'être dans le secret d'un lieu, d'être comme appelé par la musique et comme sommé non seulement de l'écouter, ce qui est la moindre des choses, mais aussi de témoigner par l'écrit et la parole de sa pure et simple présence, pour que s'affirme le bénéfice plein et entier d'une existence toute entière vouée à l'éphémère.

Etrange vocation qui incite à écouter, qui fermement invite dans un premier temps à se taire pour mieux entendre, mais pour ensuite lever le voile sur cette musique, en disant l'énigme à l'œuvre dans ses profondeurs.

Mais si parler de la musique pour dire le bonheur qu'on ressent à l'écouter a un sens, ce sens ne peut entièrement se réaliser qu'en écoutant à nouveau la musique, car c'est elle qui doit toujours avoir *le dernier mot*.

La musique se fait parlante à l'instant même où elle résonne : elle raconte une histoire. Je me rends compte que toutes les musiques que j'aime sont narratives : elles me parlent : chacune, à sa façon, qu'elle soit brève comme une chanson ou ample comme un drame wagnérien, elle raconte une histoire, elle m'invite à découvrir des lieux et des êtres humains, à partager des images et des confidences.

Un exemple entre mille : mon ravissement à l'écoute de la chanson *The Great Refusal* dans l'album *For all and none* du groupe anglais post-punk *The Passage*.

Chanson d'un peu plus de cinq minutes absolument fascinantes : il faut entendre cette voix qui descend la route, nous entraîne à sa suite en susurrant *We go down the road, down the road to the orchard*.

Essayez et vous verrez.

Une telle musique vous met des yeux dans les oreilles. Elle donne à voir au moment même où vous l'entendez. C'est saisissant.

Les musiques qui m'ont le plus marqué ont toutes laissé des images fortes en moi. Des images absolument mobiles.

Le statisme des images mortes ne m'a jamais frappé, l'image, dans sa fixité, trouvant toujours en moi, à chaque nouvelle écoute, un point de fuite nouveau la conduisant vers une métamorphose insolite, mais toujours fidèle dans sa tonalité, sa coloration et son atmosphère à l'émotion suscitée par la première écoute.

A première vue, rien que de très banal. Baudelaire nous a habitués à de tels phénomènes. Il nous a le premier parlé des trop fameuses synesthésies.

Mais qu'importe que d'autres avant moi aient senti de la même façon que moi ! L'originalité, en l'occurrence, n'est pas de mise.

Au contraire, je vois dans cette convergence des expériences une amitié fondée sur une même sensibilité qui traverse les âges. Un parti pris esthétique aussi, cela va de soi.

Les commentaires que Baudelaire consacre aux impressions qu'a faite sur lui la musique de Wagner, comment les oublier ? Enfant, J'ai ressenti le même enthousiasme que Baudelaire à l'écoute de Wagner, et quel plaisir ce fut que de lire le bonheur dont parle magnifiquement Baudelaire en poète et en non-musicien avisé et sensible qu'il était.

Un bonheur de lecture répondait à un bonheur d'écoute : j'avais gagné deux amis.

C'est dans la compagnie imaginaire de ces deux-là que j'ai grandi, avant de partir vers d'autres poèmes et d'autres musiques...

La danse des mots m'aura tenu lieu de musique, m'aura donné beaucoup de bonheur, et tout jeune déjà, c'est dans l'émission du souffle, dans le charabia de l'enfant laissé seul à jouer dans le grand jardin, une bêche à la main, que j'ai ressenti les secousses et pressenti la scansion encore lointaine, et si fragile des rythmes fertiles : ivresse du nombre qui inspire encore maintenant le rythme des phrases qui se pressent en moi.

L'impression perdue de puiser dans un fond très ancien, un fond qu'il faut dire inépuisable, et qui appelle sans cesse de nouveaux regards, de nouvelles surprises, de nouvelles amours musicales.

C'est dans cette source vive, dans le bouillonnement de cette fontaine de jeunesse vieille comme le monde que se prépare jour après jour les nouveautés fécondes et profondes qui feront nos délices de demain.

Tous complices

La complicité serait le maître-mot du couple moderne. Il faut être complices, c'est-à-dire coupables ensemble. Coupables en l'occurrence d'avoir fait des choix de vie dont il faut assumer toutes, absolument toutes les conséquences, des choix professionnels lourds et des choix esthétiques qui distinguent.

Culpabilité souriante ou grimaçante nourrie de jeux érotiques où s'exprime toute la délicieuse perversion du ni oui ni non qui permet aux deux protagonistes de jouer au chat et à la souris, au dominé et au dominant.

Culpabilité partagée mais qui partage, parfois nourrie de faim, d'appétit sexuel inassouvi où la part de l'autre s'étant réduit comme peau de chagrin incline à l'onanisme ou à la chasteté inquiète.

Culpabilité du demi-mot alimentée de *private jokes*, culpabilité des pratiques et des routines qui structurent la vie quotidienne et les rapports aux autres.

Culpabilité, enfin, des souvenirs et des goûts mis en commun.

Les années passant, je m'explique mieux ma répugnance à fréquenter des couples soudés, des couples fringants, arrogants ou discrets, peu importe. Outre le fait que leur complicité ne m'intéresse pas, n'étant ni voyeur ni particulièrement curieux des petits et des grands secrets des autres, je puis dire en toute immodestie qu'être exclu d'une complicité qui s'affiche ou se voile ne me blesse pas. Je laisse bien volontiers les gens à leurs turpitudes et à leurs joies, à leurs secrets de famille ou d'alcôve, à leurs intrigues, et surtout à leur déterminisme familial.

En somme, l'histoire des couples et leurs histoires ne me passionnent pas.

Parallèlement, il y a mon peu de goût pour la littérature romanesque qui me propose d'assister aux ébats et aux débats d'une conscience éclatée dans un corps multiple : la conscience que l'auteur prête à ses personnages, leurs interactions négatives ou positives, le corps social qui s'inscrit dans le livre.

L'auteur, qui s'évertue à projeter son histoire et sa fantasmagorie personnelles dans ses figures, me laisse de marbre. Ce qui laisse une marge, car la littérature ne se borne pas à cette unique démarche.

Parler de soi, voilà tout le problème. Pour dire quoi et dans quel but ? Un soi qui peut-être binaire dans le couple ou bien, tout aussi haïssable, tribal, ethnique ou national. Parler des autres ne va pas de soi non plus : au nom de quoi ? et de quel droit ?

La littérature peut être une violence faite à la pudeur, c'est certain.

Du roman à la presse people, c'est la même démarche d'indiscrétion qui prévaut. Il faudrait à la limite n'être personne, ni dieu ni maître, pour ainsi planer sur les eaux tourmentées ou lustrales de l'être en commun.

Bien entendu, les amateurs d'histoires croustillantes jouissent des grandeurs et des misères de leurs idoles de papier glacé. L'iconographie de la vedette, sa mise en images a son histoire. Laissons...

La rapidité des moyens d'information actuelle est telle que n'importe qui peut diffuser en très léger différé des photos assorties de commentaires. Tout le monde est plus ou moins devenu son propre paparazzi, car nombreux sont les gens à aimer se mettre en scène sur facebook et d'autres réseaux sociaux. Facebook, c'est parfois fessebook...

Et il y a la musique... Censée adoucir les mœurs et être la grande fédératrice des sensibilités et des bonnes volontés. Foutaise !

Rien de plus fermé que les goûts musicaux. Vous ne serez jamais admis dans le temple, et c'est bien ainsi. Je ne puis concevoir quelque partage que ce soit dans le domaine musical. L'absolue solitude est la règle. J'ai beaucoup de satisfaction à ne partager avec personne mes bonheurs de musique. La musique marque une frontière invisible, mais infranchissable.

Il m'est arrivé de rayer de ma carte mentale certaines musiques, après avoir appris qu'elles étaient aimées de gens que je méprise.

Une seule exception : Wagner aimé d'Hitler. Ce salaud d'Hitler n'a pas occulté la figure de Wagner. Pour sûr, je n'aurais pas été du genre à me jeter dans les bras du jazz, après guerre, pour tourner le dos à la musique européenne souillée par les nazis. Je ne suis pas dupe : les jazzmen qui ont réclamé notre reconnaissance, à peu d'exceptions près, n'ont pas, eux, fait l'effort de s'intéresser à la musique européenne. Charly Parker aimait Stravinsky, certes, mais dans l'ensemble, le jazz est fermé, tout autant que les cénacles qui ne jurent que par la musique dite classique. C'est ainsi : chacun chez soi.

Je garde le souvenir des soudards américains qui ont transformé pour un temps la scène de Bayreuth en dancing pour GI's. Voilà le monde dans lequel nous vivons encore maintenant.

L'histoire est inséparable de sa révélation. Ce mot à connotation religieuse dit la complicité d'un homme avec son dieu. Le poids de la révélation est si grand, la mission si écrasante qu'elle engendre d'emblée une ambivalence salvatrice pour le porteur de bonnes paroles : il recule d'abord devant la tâche à accomplir tel Jonas qui fuit dans le ventre de la baleine, tout en comprenant qu'il ne se délestera du fardeau qu'en le partageant avec d'autres.

La solitude de la vérité révélée est tout à fait insupportable. Elle est proprement insensée. Elle peut rendre fou. Le prophète est celui qui parle sans cesse pour faire taire la folie qui l'habite en la communiquant aux autres, mais plus on est de fous, moins l'on rit : les religions ne sont pas tendres avec le rire, qui n'est fédérateur qu'à l'époque moderne, quand l'humoriste fait rire une foule dans le cadre d'un spectacle normé, encore n'est-ce le plus souvent depuis une vingtaine d'années qu'un rire communautaire, certes communicatif, mais fermé... L'humoriste propose une communion négative : on rit de soi et des autres, des faiblesses des « grands » et des petites dont nous faisons tous preuve.

Pour le prophète, le prosélytisme est la conséquence obligée : il permet d'accomplir la tâche pour laquelle il a été appelé, tout en atténuant les doutes qui ne manquent pas de le visiter, comme l'ombre de son dieu accompagne fatalement la lumière éblouissante qui en émane. L'aveuglement religieux est d'ailleurs sans doute proportionnel au peu de cas qui est fait de l'ombre portée dont ne se départ jamais toute figure révélée, révélée, c'est-à-dire révélatrice d'un impensé qui pulse dans la pensée et qui a nom désir.

La religion est une foutaise et une vaste fumisterie.

Le romancier écrit sous une pression intérieure irréprouvable. S'il n'écrit pas, la folie le guette. Il se fait par nécessité intérieure le prophète de la parole qui l'habite. Parole habitée des bruits du monde. La littérature romanesque tient donc autant du calcul, de la savante élaboration que de l'obsession.

Les romans les plus prisés à l'heure actuelle sont ceux qui nous offrent une plongée dans les grandeurs et les misères, les splendeurs et les abominations du passé, c'est le roman historique, dont le ressort secret peut-être ou bien la nostalgie ou bien le désir profond de donner à sentir et à comprendre l'actualité de questions soulevées dans le passé et qui résonnent et brûlent encore douloureusement dans notre présent, telle la Shoah.

Il y a aussi, en bonne place, le tout venant du sentimentalisme bon marché.

Mais aussi les témoignages, les cris qu'il faut entendre, et le sens qu'il faut leur donner.

Ce n'est que dans un certain silence que peut apparaître une parole inouïe. Loin des bruits et des rumeurs.

Le partage des voix est la règle...

Toutes ces voix discordantes, elles viennent, et parfois reviennent de loin. Fallacieuses, cruelles, brûlantes ou joyeuses, elles représentent à mes yeux la meilleure part de l'homme qui s'ébroue dans les convulsions de l'histoire.

L'homme... Un mot malheureux. Il n'y a pas d'homme, mais des hommes et des femmes, embarqués dans une aventure qui les dépassent. A laquelle il faut donner un sens, même

provisoire. C'est tout le sens de l'aventure romanesque. C'est peut-être la seule véritable ouverture sur le monde, l'actualité n'étant qu'un fatras de nouvelles insensées de prime abord.

Bien sûr, il y a les journalistes et les cinéastes qui surfent sur la vague. Grâce leur soit rendue.

Les histoires de fesses et d'argent des « grands de ce monde » me laissent indifférent. Je n'en veux rien savoir, tout comme les histoires de couples m'indiffèrent.

Entre l'absolue participation, la grande partouze généralisée des corps et des consciences que nous propose la technologie postmoderne et le confort feutré des couples pris dans un enfer domestique froid ou brûlant, il y a place aussi pour la solitude assumée.

Solitude paradoxale de qui écoute la voix intérieure venue des autres.

Voix risquée, toujours menacée par l'égotisme, le débrillé de l'auto-complaisance, certes, mais voix tout de même qui a le mérite de la pudeur *enlevée*, enlevée comme peut l'être une musique qui soulève de terre.

Jean-Michel Guyot

